

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 29

Artikel: La vieille Elise
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220397>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ARMOIRIES COMMUNALES

REVEROLLE, entre Morges et Colombier, possède un écusson bleu sur lequel s'étale un chevron d'argent accompagné de trois glands d'argent. Ces armoiries, qui datent de 1915, rappellent celles des premiers seigneurs de Reverolle : les sires de Colombier. Ils portaient le chevron d'argent sur fond bleu ; on y a ajouté les glands parce que Reverolle signifierait, selon quelques éthymologues, un endroit planté de chênes-rouvres, soit chesenaie.

UWARRENS au district d'Echallens a emprunté les couleurs et la disposition de celles-ci aux armoiries du chapitre de Lausanne dont il dépendait : écusson divisé verticalement en deux parties : rouge et blanche. Vuarrenns y a ajouté un V double rouge sur la partie argent, argent sur la partie rouge. Ces deux V sont les initiales de Vuarrenns et de Vuarrengel (hameau de la commune de Vuarrenns). A remarquer que les localités dont le nom commence par un V font volontiers figurer cette lettre dans leurs armoiries ce qui n'est pas très décoratif. Voyez Vevey, Vaujion, Vallamand, Villars-sous-Yens. Le lieu d'origine de la « bonne amie » de Rousseau a suivi le mouvement.

JONGNY près Vevey a un écusson bleu, sur lequel figure une cloche, de chaque côté de celle-ci une étoile et à la partie inférieure un cœur, tous ces meubles sont d'argent, soit blancs. Il faut savoir que Jongny s'enorgueillit de posséder une cloche datant de 1504, classée comme monument historique. Les deux étoiles et le cœur qui accompagnent la cloche rappellent que Jongny (qui fait actuellement partie de la paroisse de Chardonney) faisait paroisse avec Corsier qui porte aussi un cœur dans ses armes.



LO SAVOYA QUE FA NAUFRADZO

ON pourro diablio dè Savoyâ avâi atsetâ d'ón vesin que sè tegnâi onna trouïe, tota n'a portâ dè petits portsets po lè veni reveindrâ à la faire dè Mordze. Quand l'est que n'a goudé va bin et lè caïnets assebin, lo meti dè martchand dè caïons n'est rein tant crouïo, et celiâo petits bétions, cein fâ on gros z'ardzeint, et mémameint sé que lè z'avâi atsetâ po lè reveindrâ peinsâvè férè 'na bouna faire, vu que l'aménâ avoué li sa fenna et sè s'infants po lâo férè vairâ le pays d'âi z'inguenôts. Ye pre don onna bouna liquietta po travassâ lo lé et lâi sè mettiront ti, caïons et dzeins. Arrevâ pè lo maîtein dè la granta gothie, ne sé pas se lo lé a coumeinci à brassâ et se y'a z'u dâi mutons, se

lourâ s'est lévâie, ào bin se lè caïnets sè sont met à dzevatâ à férè brelantzi lo naviot, mà tantâ que la barquetta a fâ lo betetui et que l'ont ti pliondzi. Lo Savoyâ, solet, a pu sè rateni à n'on bet de lan et nadzottâ tant qu'âo bord ; mà tot lo resto a été niyi. Lo pourro coo ein arreveint su lo pliantz ài vatsèn était dein on tôt était que l'ârâi veri l'arma à gautse se s'etâi pas trovâ qu'âi bravés dzeins po lo soigni. Ma fai c'etâi rudo tristo dè sondzi que sa fenna et sè s'infants lâi aviont passâ et coumeint y'avâi quie onna boina fenna que coudeassâi lo consolâ, lo gailâ, que n'avâi po l'ieu à la bouna pliace, à cein que paré, lâi repond.

— Oh bien, vouaiguie ! po la fenna, n'ia pas tant de mau, n'est pas molési d'en retrovâ iena ; po lè z'infants, on lè sâ férè, mà lo diablio, l'est po lè petits caïons : lè faut ratsetâ !

LA VIEILLE ELISE

Non peu à l'écart, au bord d'un chemin qui conduit dans une clairière et, de là, escalade la montagne, il y a une vieille maison à la façade grise.

En cette saison d'été, la grange est ouverte, lassant échapper, de toutes parts, la bonne odeur du foin qui ferment. Un grand tilleul étend ses branches puissantes sur le toit coupé à quatre pans et de petites fenêtres, tournées au midi, s'ouvrent sur la plaine immense.

Quand vous passez, vous n'avez qu'à lever les yeux vers la fenêtre abritée par l'auvent pour voir, derrière une touffe de géraniums, le visage penché de la vieille Elise.

Elle vit là, chez sa fille et son gendre. Elle s'occupe à épicher les légumes, à repriser les bas et à morigéner la marmaille. Tant que le jour est long, elle travaille, sans pour cela cesser de gémir. Commence-t-on à faucher les foins ? Déjà, elle se plaint de l'inclémence du temps si, durant une journée, la pluie ne cesse de tomber. Il suffit d'une semaine de grand soleil pour qu'elle prédisse la sécheresse, la misère et les pires catastrophes.

Quand vous allez lui rendre visite, elle vous parle de ses maladies. Elles les décrit avec force détails et n'omet jamais d'employer les mots savants qu'elle a appris à connaître en feuilletant le dictionnaire médical. Au printemps, elle récolte le tilleul, puis les camomilles, les mauves, la bourrache, le serpolet et les petites pensées sauvages qui croissent en touffes le long des sentiers. Ses tisanas ? Elle les prépare avec soin et n'oublie jamais de les prendre à des heures établies. Et puis, il y a encore ses rhumatismes qui voyagent dans tout le corps, comme s'ils étaient porteur d'un billet circulaire. Quand il fait de la bise, c'est à l'épaule que la vieille Elise souffre. A l'instant où le vent tourne — comme elle dit — on l'entend se plaindre du dos, de la hanche et du genou.

Son gendre et sa fille ne prêtent plus guère d'attention à ses plaintes et, quand elle essaie d'intéresser ses voisines à ses maux, celles-ci détournent habilement la conversation.

Seul, le pasteur l'écoute avec patience et bonne volonté. Il faut dire que c'est un jeune pasteur, plein de zèle pour le saint ministère, un pasteur aimable, dévoué, prêt à payer de sa personne et

gardant au fond du cœur pas mal d'illusions. Quand il visite ses paroissiens, il porte un complet noir, un petit feutre mou et des lunettes d'écaillles. Il traverse la rue, pénètre dans les demeures, enjambe le chat qui dort sur le seuil, grimpe la rampe d'escalier, s'assied sur une chaise et réconforte de son mieux le malade. Et le soir, à l'heure où les chauve-souris tournent autour des toits, il vient prendre place sur le banc où les paysans, harassés, se délassent un instant avant d'aller dormir.

Deux fois par semaine, il se rend chez la vieille Elise. L'autre jour, dès qu'elle l'aperçut sous le vieux tilleul qui balance ses branches parfumées, elle s'installa dans son fauteuil, jeta une couverture sur ses genoux et attendit. Quand le visiteur frappa à la porte, elle prit une voix douleure pour répondre.

— Entrez, mon bon monsieur, entrez seulement !

Il s'assit sur une chaise cannée et s'enquit de la santé de sa paroissienne :

D'abord, elle toussa un peu, puis, par petites phrases entrecoupées, elle dit :

— Ah ! monsieur le pasteur est bien bon. Je le disais encore hier à ma fille. C'est une vraie bénédiction d'avoir un pasteur qui vient souvent vous rendre visite, qui vous dit de bonnes paroles, un pasteur qui sait si bien vous comprendre !

— Je vous en prie, madame Elise, c'est beaucoup trop d'éloges. Ne me remerciez pas. Je ne fais que mon devoir. C'est une bien grande joie pour moi d'apporter un peu de réconfort à mes paroissiens.

Il enleva ses lunettes, les essuya avec soin, tandis que la vieille Elise fermait les yeux comme pour se recueillir.

Tout à coup, elle dit :

— A propos, monsieur le pasteur, j'ai suivi votre conseil !

— Quel conseil ?

— Vous m'avez dit que j'oublierais mes maux si je n'y pensais plus. Eh bien...

— Eh bien ?

— J'ai essayé. Durant toute la journée de lundi j'ai travaillé comme si j'avais encore trente ans. J'allais du fourneau-potager à la table, de la table à l'évier, de l'évier au jardin, puis au poulailler. Quelquefois je me disais : « Ah ! mes pauvres jambes, qu'est-ce que je vais devenir ! » Et tout de suite, je pensais à autre chose.

— Vous voyez bien, madame Elise, qu'il n'y a pas de plus grand bonheur ici-bas que de s'oublier soi-même pour...

— La belle avance, fit-elle d'un ton sec. Ah ! bien oui ! J'ai dû rester au lit toute la journée du lendemain. Et je ne suis pas encore remise.

Le pasteur eut un geste découragé :

— Il faut avoir recours à la prière, afin de trouver la force d'accomplir sa tâche quotidienne. C'est elle qui nous apprend à accepter l'épreuve et à nous oublier nous-mêmes pour ne songer qu'à autrui !

— Ah ! monsieur le pasteur, gémit la vieille Elise, si vous saviez combien de fois j'ai essayé.

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai honte de le dire, mais ça rend peu...

Le pasteur se leva et prit congé.

Dehors, les gamins jouaient à « raguille-moi-

neau ». Il n'y prit pas garde. Il marchait, la tête basse, tout absorbé par ses pensées et les bons villageois qui le regardaient passer se disaient entre eux :

— Regardez-voir le ministre, il a l'air tout drôle ! On dirait qu'il revient d'un enterrement !
Jean des Sapins.

Servante moderne. — La maîtresse de maison : Comment, Julie, vous prétendez avoir balayé le salon, et je viens d'enlever une pelle de poussière sous les meubles !

Julie, très calme : Oh, madame, cela ne m'étonne pas. J'en ai trouvé au moins trois fois plus, rien qu'au milieu de la chambre !

L'esprit des enfants. — Qu'est-ce que tu veux être, quand tu seras grand, Toto ?

— Je serai soldat.

— Mais tu risques d'être tué.

— Par qui ?

— Par l'ennemi.

Toto, après un moment de réflexion :

— Eh bien !... alors... je serai l'ennemi.

PASSEZ-NOUS LE PLAT !

UN de nos journaux, la *Revue*, a publié, mercredi, en première page, un article intitulé : « Avons-nous notre part ? »

Il s'agit ici des Romands, c'est-à-dire des Confédérés de la Suisse française et de la Suisse italienne. Avons-nous notre part de la manne helvétique ? Eh ! bien non, nous ne l'avons pas. M. Chaudet, directeur du « Pro Lemano » le prouve avec évidence par des chiffres. On ne réplique pas aux chiffres.

Nos diverses administrations fédérales — et l'on sait s'il y en a — ne font pas à l'élément romand, dans la répartition de leurs divers emplois, la part à laquelle il a légitimement droit, en raison de la proportion numérique de ses membres dans la population de la Confédération. Evidemment, ce n'est pas juste. Nous ne valons pas moins les uns que les autres, entre Confédérés, et nous, Romands, sommes aussi capabales que nos frères de la Suisse allemande d'occuper des postes, même des postes supérieurs, dans notre ménage administratif fédéral.

Assurément, notre mentalité est plus ou moins différente de celle des Suisses d'outre-Sarine et nous avons de toutes choses une conception qui n'est pas tout à fait la leur. Cela ne veut pas du tout dire qu'elles ne soient pas aussi rationnelles. Si nous ne voyons pas les uns et les autres les choses du même œil, nos lunettes, en revanche, sont les mêmes ; ce sont les lunettes helvétiques. C'est donc l'essentiel.

Ah ! certes, loin, bien loin de nous l'idée d'insister sur ces divergences et de les exagérer. Au contraire, nous tendrions plutôt à les faire oublier de part et d'autre, afin d'affirmer toujours plus les liens qui doivent unir tous les Suisses, quelles que soient leur langue, leur confession, leurs opinions politiques. Mais ces liens, justement, ne peuvent exister et se raffermir que si nous sommes tous égaux, que si nous avons complète et juste égalité de droits, comme nous avons égalité de devoirs envers le pays et envers nos compatriotes. Il importe, pour maintenir cette belle unité helvétique et justifier notre devise nationale : « Un pour tous, tous pour un ! » que nous soyons tous traités à la même enseigne.

Que nos Confédérés « salémaniques » — ce n'est pas nous qui avons inventé le mot — aient du gâteau fédéral une part un peu plus grande que la nôtre, à nous, Romands, ce n'est que justice ; ils sont les plus nombreux. Mais encore faut-il que, pour justifier qu'elle soit, la disproportion ne soit pas trop grande. Il ne faut pas que les uns aient tout, les autres rien.

Réclamons donc, si cela est nécessaire. Revenons sans acrimonie, mais sans faiblesse, nos justes droits. Prenons notre place à la table confédérale et ne laissons pas passer les plats sans nous servir et nous bien servir ; sans imiter, toutefois, ce convive qui, à table d'hôte, vîda presque dans son assiette un plat de petits pois, sans se soucier de ses voisins.

L'un de ceux-ci ayant discrètement observé :

— J'aime aussi les petits pois, monsieur.

— Oh ! bas autant que moâ !

J. M.

LA FEMME LOCOMOTIVE !

UN bon petit ménage bourgeois, un bon petit salon, l'air indolent, madame Pesquier et son mari prennent le café. C'est l'heure des confidences.

— Tu sembles préoccupée, Lilette, aujourd'hui ?

— Et pour cause. J'ai pris mon poids ce matin ; devine un peu, combien j'ai gagné ce mois-ci ?

— Oh ! fit M. Pesquier, est-ce que je sais, moi, trois ou quatre cent grammes ?

— Ne dis pas de bêtises, mon cher, tu dois te rendre compte que j'ai augmenté de plus que ça ! Deux kilos quatre cents ! fit-elle avec éclat, ou, près de cinq livres !

Et la pauvre se mit à pleurer.

— Peu importe, puisque je t'aime comme tu es ! garde tes larmes pour d'autres chagrins !

— Comme je suis ! comme je suis ! En attendant tu te retournes dans la rue quand nous croisons un échafal !... Ne prends pas des airs innocents ! Et puis, ce n'est pas pour toi que je veux maigrir...

Pesquier sursauta.

— Oui, c'est pour moi aussi, continue Mme Pesquier, crois-tu que ça m'amuse de trimbaler toute la journée 85 kilos ? Sans compter qu'aucune robe ne me va ! Les mêmes modèles qui font un effet ravissant sur les mannequins, une fois sur moi, prennent un aspect informe et pachydermique... j'en ai assez !

— C'est vite dit, reprit le mari, tu as déjà essayé un tas de remèdes, de poudres, de cloches. Enfin... Ah ! mais j'y pense, je vais t'indiquer un procédé, moi, écoute !

Et tirant un journal de sa poche, il lui lut : « S. Criblet, le célèbre marcheur, surnommé l'homme locomotive, vient de franchir à pied 400 kilomètres en 60 heures. A son départ de Boston, il pesait 152 livres. Il n'en pesait plus que 126 à son arrivée. »

Madame Pesquier calcula : ça fait qu'il a perdu 26 livres en 60 heures. Ça alors, c'est un résultat !

— Oui, ma chère, mais je ne te vois guère suivre un tel exemple, toi qui prends un tram pour aller de Bel-Air à St-François.

Madame Pesquier prit un air de défi :

— Ah ! Tu ignores, mon cher, de quoi est capable ta femme, ta femme qui veut absolument maigrir !

Et là-dessus, il partit à son bureau, laissant à ses réflexions et à ses résolutions Madame Pesquier. En arrivant le soir, à 7 h., il s'étonne de ne pas voir sa femme. La domestique ne sait rien. Il attend une demi-heure, inquiet, enfin elle apparaît tout excitée, congestionnée et triomphante.

— Victoire, mon ami.

De plus en plus surpris, le pauvre Pesquier a peur que sa femme n'ait un commencement de troubles mentaux.

— Quoi donc ? Auras-tu trouvé... ?

— Robert ! regarde-moi, tu as devant toi la femme locomotive !

— C'est-à-dire !

— C'est-à-dire que j'ai fait tantôt, le chemin de Lausanne à Cully et retour, soit vingt-quatre kilomètres !

— A pied ? fit Pesquier, stupéfait.

— Regarde mes souliers, je marche sur mes bas. Encore cinquante mètres et je marchais pieds nus !... Mais aussi quel résultat ! Je me suis pesée à l'instant, j'ai perdu trois cents cinquante grammes !...

— Oui, tout cela est bien beau, mais voilà l'écueil, tu dois avoir une faim d'ogresse ? A table, tu vas dévorer... et les trois cent cinquante grammes...

— Sois tranquille, répliqua Madame Pesquier d'un ton énergique, il y a ce soir un gigot ! Tu vas te régaler ; mais, moi, je souperai d'un gâteau sec et d'une banane.

Le lendemain matin, à 8 heures, les deux époux se réveillent en même temps.

— Bonjour, ma petite locomotive ! As-tu bien dormi ? Oui ? C'est drôle, j'ai comme cela une

vague idée que tu t'es levée cette nuit ?

— Tu as rêvé, mon cher.

— A ce moment, de violents coups sont frappés à la porte de leur chambre et la domestique entre en cour, de vent, tout essoufflée.

— Madame ! Je n'y comprends rien ! Hier j'ai soigné le gigot dans le buffet...

— C'est bon, c'est bon, fit Mme Pesquier.

La cuisinière n'en continua pas moins et imperturbable :

— Et il en restait plus des trois quarts. Ce matin, je ne trouve plus que l'os !

P. B.

CHEZ CEUX DE CORCELLES !

CEST de Corcelles sur Chavornay qu'il s'agit. On y a joué au mois de mars, avec récidive au mois de mai, une grande revue régionale en trois actes, intitulée : « C'est marrant... Ce compère... ». Elle eut un très vif succès. Son auteur, du cru, qui se dissimula sous le pseudonyme de A. du Pontet, y a dépensé autant de fantaisie que d'esprit.

Voici l'une des chansons d'entre les plus goûtables :

Le Cantonnier

(Air : « J'ai fait 3 fois le tour du monde. »)

*Tous les jours sur la grand'route
Oh ! oui, j'y suis par tous les temps
Il n'en est point que je redoute.
Toujours joyeux, toujours content
Tous les jours sur la grand'route
Par la pluie et par le beau temps.*

*Et la journée,
Dans la fumée,
De mes pipées,
Je vais passer,
Toujours nouvelles,
Des demoiselles,
Des tourterelles,
A me lasser ;
Folles ou sages
De tous les âges,
De tous langages
Et tour à tour
Suivant l'allure
Ou la tournure
Je leur murmure
Un gai bonjour !*

*Tous les jours sur la grand'route
Je vois souvent Pétain qui passe
Je vois Caillachon bien des fois
Je vois Viguet sur sa fougasse
Le grand William qui mèn' son bois
Je vois comm' ça tout c' qui se passe
Mais j'en dis pas tout c' que je vois :
J'en vois les gendarmes
Qui train' leurs charmes
Avec leurs armes,
Par les chemins.
Marchands d' pouées,
Tom' d' la Vallée,
Moustach' frisées
Je vois Magnin.*

Refrain :

*Elle prend un air charmant
Et dit tout doucement :
Reste encore un moment
Mon p'tit chéri, et puis attend :
L'autobus, l'autobus, l'autobus
Pour rentrer à Corcelles.
C'est bien mieux, car vois-tu,
Je vois très bien que tu n'en peux plus,
Monte-dessus.*

Au tribunal. — Le président. — Comment reconnaissiez-vous votre mouchoir ?

Le plaignant. — A sa couleur ; j'en ai plusieurs autres semblables.

Le président. — Ce n'est pas une preuve, j'en ai moi-même un dans ma poche qui est exactement pareil.

Le plaignant. — Ça ne m'étonne pas, on m'en a volé plusieurs.

En famille. — A table, on sert un perdreau.

Avec le papa et la maman, le quatre petits enfants dégustent le gibier. Et puis, quand c'est fini, Toto demande avec intérêt :

— Est-ce qu'on mangera aussi la mère Dreau ?